

# Trouver la paix Hiroshima

**Matthew N. Skoufalos**

## Le combat d'une cancérologue contre les ravages des rayonnements

Dans une petite ville de la périphérie d'Osaka (Japon), Ritsuko Komaki est née, littéralement, à l'ère atomique. Elle n'était, en 1945, qu'un nourrisson lorsque la première bombe atomique jamais lâchée sur une population humaine dévasta la demeure de ses ancêtres à Hiroshima. Elle rejoint alors une génération de Japonais dont la vie fut à jamais transformée par la furie d'un soleil descendu sur terre.

La moitié de la famille, du côté de son père, périt dans l'explosion elle-même. Bien que plaquée sous un mur effondré, sa grand-mère maternelle survécut, pour ensuite présenter tous les symptômes d'une irradiation totale. Sa tante, alors âgée de 19 ans, connut le même sort. Lorsque son père retourna en ville à la recherche de ses beaux-parents, une pluie noire transportant de la suie, des cendres et des particules radioactives contaminait une vaste zone s'étendant de l'hypocentre de l'explosion vers le nord-ouest. Pour finir, les retombées toxiques eurent aussi raison de lui.

Alors que Ritsuko Komaki n'avait que quatre ans, pourtant, sa famille – parents, frère aîné et sœur – se réinstalla à Hiroshima, estimant devoir s'occuper des survivants et reconstruire la ville dévastée. Les aliments étaient rares et la reconstruction prit du temps, dans un pays qui avait rationné les approvisionnements pendant la guerre.

Le souci de la santé publique aurait pu inciter les gens à fuir la ville pendant au moins 20 ans pour éviter toute contamination. Or, les habitants d'Hiroshima y retournèrent après six mois juste pour défendre leur propriété. La terre

était tellement précieuse, au Japon, que des squatteurs et des opportunistes profitaient souvent de la confusion créée par la catastrophe. Les actes, documents et titres de propriété ayant été détruits dans le bombardement, ceux qui quittèrent la ville pour se faire soigner retrouvèrent souvent leur bien saisi en leur absence.

Tel fut le cas de la grand-mère de Ritsuko Komaki, qui retrouva sa propriété en grande partie usurpée par des promoteurs en son absence. « Je dois dire que mon enfance fut très déprimante », se souvient-elle.

Comme en Angleterre au début de la deuxième guerre mondiale, la plupart des enfants d'Hiroshima avaient été dispersés dans la campagne, loin des centres urbains susceptibles d'être bombardés. « [Les enfants] rentrèrent pour trouver la plupart de leurs parents morts », dit-elle. « La plupart de mes amis grandirent dans des orphelinats. »

### Le souvenir d'une amie

La tragédie n'était pas une chose nouvelle pour les familles qui vivaient à Hiroshima et Nagasaki, l'autre ville japonaise touchée par une bombe atomique quelques jours après Hiroshima. Jamais, cependant, la douleur ne fut autant personnifiée que dans la mort de Sadako Sasaki, camarade de classe de Ritsuko Komaki. Cette première était née peu de temps avant le bombardement d'Hiroshima. Ritsuko Komaki se souvient d'elle comme d'une enfant enjouée et optimiste, sur laquelle ses parents, qui se remettaient des effets des rayonnements,

comptaient fortement. Même jeunes, Sadako et elle couraient, se lançant souvent des défis.

« Sadako adorait courir », dit Ritsuko Komaki. « Elle était tellement dynamique. Ce dont je me souviens le mieux, c'est de son dynamisme et de son goût pour la compétition. » À dix ans, Sadako commença à souffrir d'essoufflement, ce qui la priva de l'activité physique qu'elle aimait tant. Un médecin diagnostiqua une anémie, mais la santé de la fillette se détériora bientôt au-delà de toute explication. On diagnostiqua une leucémie et Sadako fut hospitalisée pour une insuffisance médullaire. Elle n'avait que onze ans lorsqu'elle mourut.

La mort de Sadako déconcerta Ritsuko Komaki. Sa grand-mère, qui avait été exposée aux mêmes rayonnements que Sadako, n'avait pas développé de leucémie tout en présentant les autres symptômes de l'irradiation. « Je suis très curieuse », dit-elle. « Pourquoi ma grand-mère, à la différence de Sadako, ne souffrait-elle pas de leucémie ? Elle ne souffrait pas de cancer, mais présentait tous les symptômes de l'irradiation – alopecie, diarrhée et problèmes médullaires. C'était pour moi un phénomène très curieux parce qu'on entendait tellement d'histoires différentes sur les effets de l'irradiation. »

« Ce fut une période très triste », se souvient Ritsuko Komaki. « Sadako voulait vraiment se rétablir et courir de nouveau, mais elle n'a pas pu. Je ne pouvais pas comprendre qu'une personne aussi dynamique et aimée de son entourage puisse mourir si jeune. »

**« Au Japon, ils détestent les rayonnements »,**  
dit Ritsuko Komaki. « Cela tend à changer, mais pendant longtemps, personne n'a voulu entendre parler de radiothérapie. Les patients avaient une crainte irrationnelle qui retardait l'offre de traitements. »

Le souvenir de Sadako fut ensuite immortalisé, avec l'aide de ses amis et d'une ancienne tradition japonaise. Lorsqu'elle tomba malade, ses amis offrirent des centaines de prières pour qu'elle se rétablisse. Une amie de classe lui rappela une ancienne coutume qui associait la grue, symbole de bonheur et de longévité, et l'origami, art de plier le papier. Si elle pouvait plier 1 000 oiseaux



Ritsuko Komaki n'était, en 1945, qu'un nourrisson lorsque la bombe atomique dévasta la demeure de ses ancêtres à Hiroshima. Par la suite, elle devint l'un des médecins-chefs d'un important centre américain de lutte contre le cancer.

d'origami, lui dit-on, les prières de rétablissement seraient exaucées et elle irait mieux.

À l'hôpital, les médicaments que prenait Sadako étaient emballés dans du papier paraffiné. Chaque fois qu'elle en prenait un, elle pliait une grue. En fait, certaines de ses grues sont encore exposées au Mémorial de la paix d'Hiroshima. À elle seule, elle plia 644 grues d'origami avant de succomber à la leucémie. Ses camarades plièrent les 356 qui manquaient pour atteindre son but.

« Lorsque Sadako mourut, nous décidâmes de construire une statue à sa mémoire et à celle des autres enfants irradiés », dit Ritsuko Komaki. « Pour lever l'argent nécessaire au mémorial, nous réalismes un documentaire intitulé 1 000 grues et obtinmes beaucoup d'argent. Nous écrivîmes des lettres aux directeurs d'école de la ville. Nous fîmes des collectes dans la rue. Nous espérions simplement que les enfants, à l'avenir, n'auraient pas ces problèmes. C'est ainsi que j'ai grandi. »

« À la mort de Sadako », se souvient Ritsuko Komaki, « je savais que je voulais devenir médecin. »

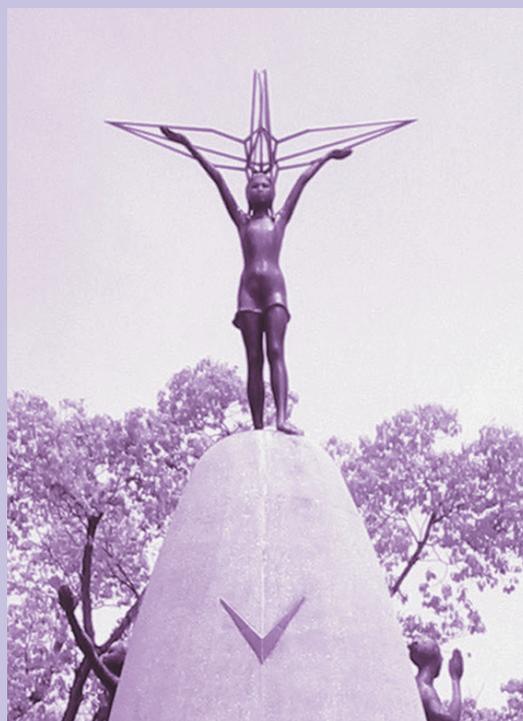
## La mission d'une vie

À l'école de médecine, Ritsuko Komaki se porta volontaire pour passer ses étés à la Commission des victimes de la bombe atomique, institut que les États-Unis avaient construit au Japon pour examiner les personnes irradiées. Quiconque était atteint d'anémie subissait un examen médullaire, et elle apprit beaucoup de choses sur les anomalies chromosomiques en effectuant des analyses de sang avec des chercheurs détachés de l'Université Yale et

Ritsuko Komaki décida de devenir médecin lorsqu'une amie d'école âgée de 11 ans, Sadako Sasaki, mourut de leucémie après avoir été exposée aux rayonnements de la bombe lâchée sur Hiroshima. Après la mort de Sadako, elle et ses camarades lancèrent une campagne qui recueillit 100 000 dollars.

L'argent fut utilisé pour construire une statue au Mémorial de la paix d'Hiroshima. Le monument, qui montre Sadako tenant en l'air une grue d'origami dans un geste de paix, est devenu un symbole international d'aspiration à un monde sans guerre.

La statue japonaise a, depuis, inspiré plusieurs mémoriaux aux États-Unis, et l'histoire de Sadako a fait l'objet de livres, de pièces de théâtre et de films.



d'autres hôpitaux américains. Lorsque, cependant, une grève nationale des étudiants en médecine paralysa la quarantaine d'hôpitaux universitaires japonais pendant près de trois ans, à compter de 1969, elle décida d'aller aux États-Unis poursuivre ses études et s'inscrivit à l'Université du Wisconsin à Madison pour étudier la radio-oncologie.

« J'ai commencé par faire un peu de médecine interne générale », dit Ritsuko Komaki. « J'avais voulu être hématologue, mais je persistais à vouloir comprendre les effets des rayonnements. J'avais vu des patients être guéris par la radiothérapie, et j'ai commencé à voir la différence entre une radiothérapie ciblée et localisée et les doses mortelles reçues par ma grand-mère. » Les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki avaient suscité, dans le pays, une phobie des rayonnements et de la radioactivité qui a subsisté dans l'inconscient collectif pendant des décennies.

« Au Japon, ils détestent les rayonnements », dit Ritsuko Komaki. « Cela tend à changer, mais pendant longtemps, personne n'a voulu entendre parler de radiothérapie. Les patients avaient une crainte irrationnelle qui retardait l'offre de traitements. » Au Japon, la majorité des cancers étaient traités par la chirurgie, ce qui correspondait à la culture de l'époque. Les chirurgiens japonais étaient renommés pour leur soin du détail et les Japonais, qui souffraient peu de troubles coronaires, toléraient généralement bien les interventions.

La radio-oncologie n'était pas une spécialité reconnue ; les cancérologues étaient associés à des radiodiagnosticiens. Le pays ne possédait pas, non plus, de physiciens médicaux, ce qui a retardé l'introduction de la radiothérapie. Le

Ministère de la technologie, qui disposait d'un vaste budget, octroyait des bourses et achetait du matériel de haute technologie, sans pour autant améliorer la qualité ou l'intensité des études d'oncologie, ni dissiper les craintes anciennes que suscitait l'usage thérapeutique des rayonnements. Comme la technologie était prioritaire dans les dépenses du pays, les physiciens en sont venus à étudier des traitements avancés faisant appel aux protons et au carbone, négligeant les traitements plus élémentaires qui sont le fondement de la radio-oncologie (et auxquels Ritsuko Komaki a été formée).

Aujourd'hui, pourtant, Ritsuko Komaki, docteur en médecine, dirige l'un des centres de radio-oncologie les plus modernes des États-Unis : le M. D. Anderson Cancer Center de Houston, au budget de 120 millions de dollars. Et, ironie du sort, les équipements qui forment l'ossature du centre ont été construits à Hitachi, au Japon.

Le système se compose de trois supports rotatifs, d'un quatrième qui produit un faisceau fixe et d'un cinquième spécifiquement consacré à l'expérimentation. Ils sont utilisés pour accélérer des protons et produire une dose de rayonnement très faible qui traverse la peau sur une profondeur déterminée – pour commencer, seul 10 à 20 % du rayonnement pénètre la tumeur. L'effet des protons est très semblable à celui des rayons X : presque aucun rayonnement ne se propage dans le corps au-delà de la tumeur. Le principal avantage de cette technique tient au fait qu'elle permet de confiner le traitement aux cellules cancéreuses sans perturber les cellules saines, ce qui est particulièrement important chez les enfants en phase de croissance.

« Cette procédure », dit Ritsuko Komaki, « est particulièrement efficace pour traiter les cancers situés au milieu du corps, comme les cancers de la prostate, du cerveau, du poumon, certaines tumeurs pédiatriques, tumeurs de la tête et du cou, ou cancers localisés. En dirigeant un faisceau latéral sur la prostate, par exemple, on épargne le rectum ou la vessie. Même la [radiothérapie à modulation d'intensité] disperse des rayonnements qui peuvent endommager les os, le sang ou la périphérie de la tumeur, alors que le traitement par protons épargne les tissus sains. »

Généralement, le traitement dure six à sept semaines par séances de 10 à 15 minutes avant qu'on puisse porter le faisceau à pleine puissance. En outre, bien qu'approuvée par la Food and Drug Administration, cette procédure est onéreuse : de 150 000 à 200 000 dollars en fonction du traitement. Cependant, comme le souligne Ritsuko Komaki, une prostatectomie radicale coûte presque autant et est bien plus invasive.

## Trouver la paix

Des grues géantes d'origami planent, figées en vol, au-dessus de l'entrée de la salle d'attente de l'établissement. Ce sont des répliques mobiles en acier d'un oiseau que Ritsuko Komaki a elle-même plié en souvenir de Sadako Sasaki et de l'espoir qui a fait naître sa vocation. Faisant écho à l'inscription « paix » qui orne la statue de Sadako au Mémorial de la paix d'Hiroshima, elles aident, selon Ritsuko Komaki, à reconforter et à protéger les enfants qui lui sont confiés.

Outre ses activités d'éducation et de supervision des traitements pratiqués au centre, Ritsuko Komaki participe à des essais prospectifs de traitements par protons qu'il faut suivre jusqu'à leur terme. À 61 ans, elle ne semble pas décidée à alléger son activité.

Le fait est que parmi les nombreux rôles – étudiante, militante, chercheuse, philanthrope et amie de défunte – qu'elle a dû assumer depuis sa première expérience des rayonnements, celui qui lui importe le plus est celui de médecin. Sa détermination à donner aux patients les meilleurs soins possibles l'incite à progresser et à améliorer les traitements dans un domaine où elle a déjà tant apporté, personnellement et professionnellement.

« Je ne peux pas guérir tout le monde », dit-elle. « Chaque fois que j'échoue, j'ai vraiment le sentiment que j'aurais dû faire mieux. J'ai tant appris de mes patients, et [ils] me sont chers. Je voudrais qu'on se souvienne de moi comme d'un bon médecin. »

Ce qui motive le plus, cependant, Ritsuko Komaki et sous-tend toute sa vie, c'est la curiosité sans relâche que suscite chez elle l'étrange don qu'a constitué sa naissance. De son enfance à Hiroshima jusqu'au poste qu'elle occupe maintenant, le fil de sa vie, c'est le pouvoir de l'atome. C'est pourquoi, parallèlement aux conférences qu'elle donne dans le monde, elle accepte toujours de parler, dans les écoles, aux enfants de ses collègues.

« Mes amis et collègues ont beaucoup d'enfants, qui lisent tous l'histoire de Sadako », dit-elle. « Ainsi, lorsqu'ils apprennent que je suis d'Hiroshima, les gens trouvent étrange que je sois devenue radio-oncologue ».

Ce qui motive le plus, cependant, Ritsuko Komaki et sous-tend toute sa vie, c'est la curiosité sans relâche que suscite chez elle l'étrange don qu'a constitué sa naissance. De son enfance à Hiroshima jusqu'au poste qu'elle occupe maintenant, le fil de sa vie, c'est le pouvoir de l'atome.

S'il y a, cependant, une chose dont Ritsuko Komaki est certaine, c'est que si Sadako Sasaki avait été atteinte de leucémie juvénile en 2006, elle aurait eu toutes les chances de s'en sortir.

« J'ai beaucoup de chance », dit-elle. « Tout ce que je fais est très gratifiant. J'ai le sentiment de faire quelque chose pour Sadako, et j'espère que mon message sera entendu. »

*Matthew N. Skoufalos (www.RT-image.com) est journaliste (États-Unis). Reproduit avec la permission de RT Image/Valley Forge Publishing Group.*